

Requiem pour l'Utopie

Qui a peur de Gustave Courbet ?

PAR PHILIPPE SOLLERS

En célébrant le grand peintre et Charles Fourier, Jacques Henric réinvente dans son roman « Adorations perpétuelles » un nouveau monde amoureux

On hésite à caractériser notre époque : sinistre ? Grottesque ? Ou encore : tragique ? Nulle ? Tantôt le plateau penche vers le noir total (sida et massacres), tantôt vers le ricanement blanc (bêise, écume). On résumera un sentiment général par l'expression : sans issue. Ce n'est pas la même chose que « fin de l'Histoire », c'est plutôt l'Histoire pour rien, déchainée, compressée.

Prenons la couverture du livre de Jacques Henric qui, paraît-il, a entraîné des émotions prudes et policières en province, sur fond d'article antipornographique du nouveau Code pénal. Que voit-on ? La reproduction d'un tableau célèbre de Gustave Courbet, datant de 1866, et connu sous le nom de « L'Origine du monde ». Tableau célèbre ? Hé non, justement, pas assez. Ce portrait de Courbet, d'autant plus singulier qu'il ne comporte pas de visage, est toujours secrètement passé de main en main parmi les collectionneurs. Est-ce un hasard si son dernier propriétaire a été Lacan ? Un tableau arrive inmanquablement à destination. Or la particularité de celui-ci est d'avoir sans cesse été dissimulé derrière une autre peinture. On le regardait dans l'intimité comme un dévoilement, un choc, une énormité. D'où sa légende. Mais enfin, pourquoi ne pas le regarder calmement, au grand jour, entre deux paysages ? Le reproduire, comme la Joconde, un peu partout, ou même en plein Paris, sous forme d'affiches publicitaires ? J'avoue que je n'y comprends rien. Le ministre de la Culture non plus, semble-t-il, qui a finalement désavoué le zèle de la censure. Il aura donc fallu attendre la fin du XX^e siècle pour que ce torse féminin de Courbet passe, si l'on peut dire, dans le domaine public. A ce propos, il serait temps, aussi, de le débaptiser. « L'Origine du monde » ? Et puis quoi encore ? Le lieu d'où sortent encore aujourd'hui les corps humains, soit. Mais les galaxies, les montagnes, les neutrons, les éléphants ? Du calme. Si, comme tout semble l'indiquer, c'est bien Johanna, la belle Irlandaise, qui pose là, dans un moment unique, pour son peintre préféré, nous revenons à l'éternelle question du peintre et de son modèle. Courbet est allé plus loin que les autres au cœur du sujet ? Sans doute. Et pas par hasard, étant donné qui il était.

Qui était donc Courbet ? Voilà la question que pose Henric dans son livre. Comment une telle liberté a-t-elle été un jour possible ? Autant s'inter-



roger, donc, sur la misère de notre temps. Le thème du roman est simple : le narrateur, après la mort de son père, se voit proposer, à Besançon, d'écrire une pièce de théâtre. Aussitôt il pense faire parler deux grands hommes du pays : Fourier, Courbet. Il a envie de célébrer ces deux héros de l'Utopie, celui du nouveau monde amoureux ; celui, révolutionnaire, de la Commune. Hélas, le théâtre est mort, le metteur en scène est abîmé dans sa mélancolie et ses souvenirs de Genet ; les acteurs sont lourds, empêtrés, incapables ; la province française est devenue la capitale du mauvais goût ; la passivité emphatique règne. Faire revivre Fourier et Courbet, leurs rêves, leurs ambitions naturelles et généreuses, est impossible. Que peut vouloir dire aujourd'hui la vision de Fourier, son apologie des passions harmonisées ? Qui oserait vivre encore comme Courbet écrivant en 1872 à l'une de ses amies : « N'est-ce pas que nous ferons,

« L'Origine du monde », par Gustave Courbet (collection particulière).
« Et maintenant, salut à toi, palais rose, écrin pâle, alcôve un peu défaite par la joie grave de l'amour. »

chère Mathilde, tout ce qui pourra enchanter nos sens, sans vergogne, et que nous obéirons à nos inspirations sans savoir ce que la société pense là-dessus ? Nous sommes sur la terre pour notre propre compte. » Le socialisme réel, après avoir tué le socialisme utopique, a organisé son propre suicide historique : son messianisme machinique avait condamné la chair, la chair se venge toujours.

Le récit d'Henric est là pour nous dire que l'idée de révolution est devenue préhistorique, que 1968 est aussi loin de nous que les premiers temps du christianisme, et c'est étrangement émouvant. Lui

qui a été communiste nous raconte comment il s'est retrouvé un jour dans la voiture avec chauffeur d'Aragon. L'obscur militant demande au grand poète national s'il se souvient d'un certain tableau de Courbet... D'un petit livre paru autrefois sans nom d'auteur, et qui s'appelle « le Con d'Irène »... Aragon lui répond de penser davantage au peuple de France... De se préoccuper de poésie... Qu'il vienne donc, comme d'autres jeunes poètes, réciter ses poèmes à Elsa... C'est ici le moment de citer Aragon dans sa jeunesse, écrivant à partir de ce tableau de Courbet : « Charmantes lèvres, votre bouche est pareille à celle d'un visage qui se penche sur un dormeur, non pas transverse et parallèle à toutes les bouches du monde, mais fine et longue, et cruciale aux lèvres parleuses qui la tentent dans leur silence, prête à un long baiser ponctuel, lèvres adorables et qui avez su donner aux baisers un sens nouveau et terrible, un sens à jamais perverti... » « C'est de vous ? – Non, non », dit le grand poète national en changeant de conversation.

Mais alors qui donc a écrit : « Et maintenant, salut à toi, palais rose, écrin pâle, alcôve un peu défaite par la joie grave de l'amour, vulve dans son ampleur à l'instant apparue. Sous le satin griffé de l'aurore, la couleur de l'été quand on ferme les yeux » ? Personne. Que s'est-il donc passé ? Pourquoi cette amnésie organisée ? Et où se trouve le tableau en question ? Pourquoi Lacan, en son temps, ne l'a-t-il pas exhibé à son Séminaire ? Comme tout cela est curieux. Et qui lit encore, de Breton, l'Ode à Charles Fourier ? Surréalisme, socialisme, communisme, la scène a incroyablement vieilli, est devenue presque incompréhensible. On comprend que le narrateur d'Henric en vienne à se demander si la messe n'est pas la forme de théâtre qui, finalement, tient le mieux le coup. Un moment il tente quand même de s'exciter en passant une petite annonce dans un journal local pour photographier des volontaires femmes placées dans la position du tableau de Courbet. Bien entendu il reçoit de nombreuses réponses. Je recommande le récit de ces séances désespérantes. Elles disent exactement le point où nous en sommes arrivés.

Je regardais l'autre soir la diffusion télévisée d'une intervention de Lacan, dans les années 70, en Belgique. Tout à coup, un brave situationniste l'interrompt, renverse de l'eau sur sa table. Il bafouille un peu belge, le sympathique jeune homme, il emploie les mots Spectacle, Révolution. Lacan, un peu pincé et cauteleux, tente de le calmer, l'autre lui envoie deux ou trois bricoles à la tête. Lacan se baisse, esquive, se reprend, s'époussette. Il commente la séquence comme à Sainte-Anne, devant un public tout acquis, rigolard, en majeure partie féminin. Du Molière. Du Molière crépusculaire. Le lendemain, Lacan reparle à la télévision. Il est sombre, ou il feint de l'être. « Je ne parle jamais de la liberté », dit-il. Bien, bien. Pendant ce temps, le tableau de Courbet est enfoui, chez lui, sous un inoffensif paysage de neige. Et maintenant, là, tout de suite, quoi de neuf ? Envoyez votre argent contre la maladie. Plaiguez les Rwandais, les Bosniaques. Priez pour que la jeunesse garde un espoir. Et n'oubliez pas d'aller voir, à Rome, « le Jugement dernier », restauré, de Michel-Ange. « La chapelle Sixtine, vient de proclamer le pape, est le sanctuaire de la théologie du corps humain. » Chaque chose vient en son temps. On m'informe d'ailleurs discrètement que le Vatican songe à acquérir « L'Origine du monde ». P.S.

« Adorations perpétuelles », par Jacques Henric, Seuil, 240 pages, 110 F.